

Prologue

Yougoslavie, printemps 1999

Il est 13 heures, ce 24 mars 1999, lorsque le téléphone satellitaire du Premier ministre russe Evgueni Primakov, à bord d'un Iliouchine-62 qui l'emmène à Washington et s'approche de Terre-Neuve, sonne. À l'autre bout du fil, le vice-président américain Al Gore, qui l'informe que l'OTAN a entamé une campagne de bombardements destinée à imposer un plan de paix à la Yougoslavie. Primakov est furieux. Il considère qu'il s'agit d'une humiliation, et ordonne au pilote de faire immédiatement demi-tour et de rentrer à Moscou. Cinq jours plus tard, Vladimir Poutine, déjà directeur du KGB, est nommé secrétaire du Conseil national de sécurité de la Fédération de Russie.

Quelques semaines plus tard, dans la nuit du 7 au 8 mai, un B-52 américain largue cinq bombes sur l'ambassade de la République populaire de Chine à Belgrade, causant la mort de trois personnes. À Pékin, déjà fermement opposée à l'intervention de l'OTAN, c'est le choc. Personne ne croit l'explication officielle, celle d'une erreur de coordonnées de tir. Les manifestations antiaméricaines, encouragées par les autorités et parfois violentes, se multiplient. C'est l'une des premières

démonstrations publiques du nouveau nationalisme chinois.

Début juin, Belgrade accepte le plan de paix et la présence d'une force multinationale au Kosovo. La Russie fait savoir qu'elle souhaiterait occuper un secteur du territoire – comme l'Union soviétique l'avait fait en Allemagne – mais les alliés ne veulent pas donner le sentiment d'une partition ethnique, et s'y opposent. Le coup est rude pour Moscou, qui voit s'évanouir ses illusions de cogestion du nouvel ordre européen et d'égalité symbolique avec l'Occident. Le général Ivachov, alors en charge de la coopération militaire au ministère de la Défense, dira : « *J'eus le sentiment d'être un vaincu. J'eus le sentiment que le mal triomphait sur le bien*¹. » Moscou tente alors une manœuvre risquée. Le 12, alors que les forces de l'OTAN pénètrent par le sud pour mettre en œuvre le plan de paix, on apprend que celles de la Russie sont entrées par surprise sur le territoire par le nord. Le commandant suprême des forces alliées en Europe ordonne d'atteindre l'aéroport de Pristina avant qu'il puisse être capturé par la Russie, mais il est trop tard. Les éléments de la Kosovo Force (KFOR) se déploient à quelques dizaines de mètres du contingent russe. Simultanément, six avions de transport russes décollent de Moscou en direction de la Yougoslavie, avec un millier de soldats à bord. Le Pentagone persuade alors la Hongrie, la Bulgarie et la Roumanie d'interdire le survol de leur territoire. Moscou intime Bucarest de passer outre, mais le gouvernement roumain n'hésite pas à menacer de tirer sur les appareils russes. C'est une deuxième humiliation ressentie, même si la Russie parviendra néanmoins à stationner 3 600 hommes au Kosovo jusqu'en 2003.

Le 16 août, Vladimir Poutine est investi Premier ministre par la Douma. Il lance immédiatement une campagne de bombardements aériens massifs en Tchétchénie.

En 2007, le projet « *d'indépendance supervisée* » de la province serbe, élaboré par l'ONU, est refusé par Belgrade et Moscou. Les pays occidentaux décident alors de reconnaître l'indépendance déclarée par Pristina le 17 février 2008. C'est la consternation à Pékin, où l'on imagine déjà que la décision pourrait servir de précédent à une déclaration d'indépendance de Taïwan, voire à la sécession de territoires chinois. Quelques mois plus tard, la Russie lance une opération militaire contre la Géorgie.

* * *

Ni Moscou, ni Pékin n'ont oublié la guerre du Kosovo et les bombardements de Belgrade. Une capitale incarnant l'ancien monde communiste, mais aussi l'orthodoxie slave pour la Russie et le non-alignement pour la Chine. Les leçons pour eux ? L'Occident n'hésitera pas à employer la force pour servir ses intérêts, même sans l'accord de l'ONU. On peut redécouper les frontières à sa guise. Aucun régime n'est à l'abri. « *Belgrade aujourd'hui, Moscou ou Pékin demain ?* » Tout dirigeant jugé comme étant du mauvais côté de l'histoire peut se retrouver derrière les barreaux. Et il faut s'armer massivement pour résister à l'Amérique.

Pour les deux pays, l'année 1999 fut un choc politique autant que militaire. « *Ce ne fut pas seulement un demi-tour au-dessus de l'Atlantique. Ce fut un véritable demi-tour de la politique étrangère russe en direction de la protection d'un ordre mondial civilisé, basé sur le droit international, ainsi que la protection*

des intérêts nationaux de la Russie après une longue période d'incertitude », prétend-on aujourd'hui à Moscou². Pour nombre d'Occidentaux, elle appartient à un passé révolu. Pour eux, non. En 2016, Vladimir Poutine dira : « *C'est là que tout a commencé*³ ». Le 21 février 2022, il se réfèrera au Kosovo pour justifier la reconnaissance des républiques autoproclamées du Donbass. Trois jours plus tard, il citera une nouvelle fois l'opération *Force alliée* comme la première grande trahison de l'Occident, et il n'aura de cesse de se référer au Kosovo pour justifier la sécession de territoires géorgiens et ukrainiens. Pékin, de son côté, affirme encore aujourd'hui que « *le peuple chinois n'oubliera jamais cette atrocité barbare*⁴ ». En 2023, la Chine a inauguré à la place de son ancienne ambassade un immense centre culturel chinois, l'un des plus grands en Europe.

Ces événements se déroulèrent dix ans après l'*annus horribilis* des dictatures : 1989, qui vit la Chine trembler et le pacte de Varsovie s'effondrer. On sait que Vladimir Poutine, alors en poste à Dresde, fut ébranlé par la révolte est-allemande ; ce fut également le cas pour Xi Jinping, alors modeste responsable du Parti communiste dans la province de Fujian, lors des événements de la place Tian'anmen.

Ainsi les néo-empires contemporains sont-ils obsédés non seulement par la perte de leur grandeur, mais aussi par des traumatismes historiques dans lesquels l'Occident est toujours coupable. Pour l'Iran, ce fut l'opération anglo-américaine *Ajax* de 1953. Pour la Turquie, la tentative de coup d'État de 2016. Etc. Souvent de manière sincère, quoique non exempte d'exagération. Mais peu importe la réalité des faits : ce sont des mythes fondateurs.